

50 ans de littérature : la relève de l'aube

Dans le travail d'inventaire de ce cinquantenaire, dont seule la presse s'est chargée de passer au crible, il est, nous semble-t-il, un volet qui manquait. Celui qui devait revisiter le champ littéraire post-indépendance et notamment les œuvres des nouveaux hussards qui, très tôt, annoncèrent la rupture avec le courant dominant de l'écriture de combat. A leur façon, certains d'entre eux réinventèrent l'exigence du romantisme d'un autre siècle et d'un autre «ailleurs» où la poésie, entre autres, n'avait de compte à rendre que de ce qui relève du ressenti personnel.

Sans être tout à fait une affectation narcissique qui manifeste son désir d'en finir avec l'école de la glorification patriotarde ayant caractérisé les œuvres de l'époque de la guerre, le poète des temps nouveaux s'efforçait néanmoins de parler et d'écrire différemment sur le pays. En fait, il se désengageait seulement d'une pesante vulgate, certes nécessaire en son temps, pour mieux humer l'air ambiant d'une société exposée à de nouvelles aliénations.

Evidemment, ce divorce entre générations d'écrivains n'avait rien de semblable à la légendaire «bataille d'Hernani» que provoqua l'immense Victor Hugo, néanmoins avait-elle permis à la littérature nationale d'accoucher d'une autre poésie. Et celui qui l'avait incarnée le mieux s'appelait Ahmed Azzegagh.

Nous sommes en 1963 et l'Algérie, dans l'ivresse d'une indépendance acquise, on ne compte plus les textes dithyrambiques rédigés à la gloire d'un héros abstrait désigné dans le vocable de «peuple».

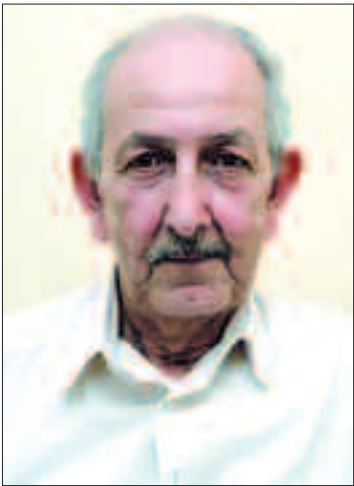
La prose romanesque et notamment la poésie rivalisaient sur le même registre. Un concert unanimiste dans la glorification où les superlatifs tenaient le haut des pavés imprimés. Aux voix anciennes (Malek Haddad, Kateb Yacine, Mammeri et Sénac) venaient se mêler celles d'une nouvelle génération tout aussi vaillante dans l'imitation et généreuse dans la sanctification démagogique. Or, parmi ces plumes du «devoir», il en était une qui s'en démarquait, mais pas trop. Par son dépouillement dans l'écriture et la

retenue face aux mots qui mentent, elle mettait un bémol discret au choral et relativisait les airs des trompettes. C'était celle d'Ahmed Azzegagh et elle fut tout de suite reconnue même par les plus implacables écrivains organiques. En effet, dès juillet 1964, la revue culturelle officielle *Novembre* publiait cinq poèmes que justement Malek Haddad préface d'une manière très prudente. Voilà comment il annonçait la naissance du poète : «La chose est rassurante. Je viens de lire, je viens d'écouter un jeune poète, un nouveau poète. Le mot «relève» prend chez moi la vigueur des promesses tenues. Azzegagh m'a raconté son âge et son talent. Je voudrais qu'il éternise son âge dans son talent. Et je voudrais qu'il chasse les nuages et que les soleils soient «innombrables» (...). Dès lors qu'un poète publie, il doit des comptes à ses lecteurs, déjà, il ne s'appartient plus. Pour se libérer de sa créance, il lui faut du cœur et faire beau. Je n'aime ni les préfaces ni les présentations. Je ne suis la caution de personne.» En ces temps anciens où l'optimisme était

aveuglant, toute plume sombre était évidemment suspectée même si elle était clairvoyante. Effectivement, elle était reconnaissable entre toutes. Verbe âpre, voix murmurante en contrepoint avec le clair-chantant de la chorale patriotique. Prose à la recherche d'une poésie de la justesse des choses à hauteur de la prosaïque vérité d'un pays trop sublimé pour être réel. C'est de cette précoce quête inquiétée que par la suite surgirent puis s'imposèrent les nombreuses voix littéraires qui traduisirent les pulsations de la société sombrant dans le doute face à l'imposture permanente.

Comme tous les écorchés vifs, c'est à ce précurseur du pessimisme «positif» que l'on doit la vigueur actuelle de ce qui se publie, ici et ailleurs, de la part des écrivains algériens.

Ceux de sa génération se souviennent de sa rébellion «sereine» face à toute forme de censure. En effet, c'était lui qui demandait aux officiels de se taire lorsqu'ils n'avaient rien à dire. Et de clouer au pilori les maîtres-censeurs en leur citant une formule d'auteur qu'il affect-



Par Boubakeur Hamidechi
hamidechiboubakeur@yahoo.fr

tionnait tant. «(...) L'artiste, répétait-il, a le devoir d'aller trop loin ; les autres sauront bien lui apprendre où passe la frontière». Et ce n'est pas le moindre des paradoxes de ce pays qui, ayant tout gâché en cinquante années d'existence, parvient tout de même à garder intact un souffle de créativité littéraire immense, que seuls les clercs officiels ne s'expliquent pas ! Et pour cause, la relève était déjà à pied d'œuvre aux premiers mois de l'indépendance. A l'aube d'une identité retrouvée, dira-t-on.

B. H.

EL ATTAF

Un camion tombe sur une maison : 3 blessés

Mardi dernier, en milieu de matinée, vers 10h, un camion sans chauffeur, appartenant à une entreprise d'exploitation d'une carrière d'agrégats, pour une raison indéterminée, a déboulé une pente et est tombé sur une maison située en contrebas, au douar Bir Ennahass, à 2 km à la sortie ouest d'El Attaf. Le camion a détruit une partie de la maison et blessé légèrement 3 personnes qui se trouvaient à l'intérieur.

Dès que la nouvelle de l'incident fut connue, les hommes de la Protection civile se sont rendus sur les lieux et secouru les personnes blessées qu'ils ont évacuées à l'hôpital de Sidi Bouabida.

Le chef de daïra, accompagné du maire de la commune d'El Attaf, se sont rendus sur les lieux. Après avoir constaté les dégâts, ils ont été rejoints par la suite par l'exploitant de la carrière qui a déploré l'accident en s'excusant auprès de la famille touchée. Ce dernier s'engagea à reconstruire de la maison.

Une enquête a été ouverte par la brigade de gendarmerie pour déterminer les causes exactes de cet accident.

L'incident aurait été clos si un groupe de voisins n'avait pas exploité l'affaire à d'autres fins et barré la route menant à la carrière, où de nombreux habitants travaillent.

Cet acte a été mal apprécié par le chef de la famille sinistrée qui a déclaré : «Je ne leur ai rien demandé et surtout pas de barrer la route dans la mesure où le propriétaire du camion s'est engagé à réparer tous les dégâts et que les blessures causées aux membres de ma famille, heureusement, ne sont que légères».

Karim O.

SIDI BEL-ABBÈS

Lourd de ses 1 000 kg de cuivre, un véhicule en fuite se fend en deux

Dans la journée de mercredi dernier, un véhicule de type Symbol, transportant du cuivre, a été intercepté sur l'autoroute Est-Ouest, plus exactement entre la localité de Sidi Hamadouche et celle de Aïn El Berd, par la gendarmerie. Le chauffeur du véhicule en question, bourré de 940 kg de cuivre, a tenté de prendre la

fuite à la vue des gendarmes, qui patrouillaient, comme à leur habitude, sur le tronçon de l'autoroute Est-Ouest de Sidi Bel-Abbès. Cependant, dans la précipitation, le pneu du véhicule a crevé, rendant impossible sa fuite avant de voir son pont arrière se fendre en deux sous le poids de la marchandise. La voiture a fini par être

immobilisée. Le conducteur a été arrêté alors que son compagnon est parvenu à se volatiliser. Marchandise et véhicule ont été saisis.

Le chauffeur devait être présenté devant le procureur de la République de Sfisef dans les heures suivant son arrestation.

A. M.

PLUSIEURS ONT DÛ ÊTRE HOSPITALISÉS

Interception de 25 harraga au large d'Oran

En l'espace de quelques semaines, les gardes de la frange marine Ouest ont dû intervenir à plusieurs reprises pour récupérer et secourir des groupes de harraga oranais, alors qu'ils se trouvaient en difficulté en haute mer.

La dernière intervention remonte à hier vendredi, avec l'interception d'une embarcation à bord de laquelle se trouvaient 25 personnes âgées de 17 à 20 ans, dont 3 femmes, toutes originaires d'Oran et de ses environs.

Ces 25 haraga, qui se trouvaient à quelque 32 milles au large d'Oran, étaient dans une situation critique. L'intervention des gardes-côtes leur a sauvé la vie. Cela faisait quatre jours qu'ils se trouvaient en mer, à la dérive, après avoir embarqué clandestinement depuis une plage d'Oran. Au bout de ces quatre jours, ils ne disposaient plus ni d'eau ni de nourriture et souffraient tous d'insolation et de brûlures superficielles pour avoir été exposés des jours

durant au soleil en pleine mer. Certains de ces harraga ont été soignés sur place, alors que plusieurs autres ont dû être hospitalisés pour insolation et déshydratation.

Ainsi, en dépit des échos de la crise qui frappe l'Espagne et les autres pays du Sud de l'Europe, des dizaines de jeunes Algériens tentent encore et tou-

jours de partir clandestinement vers les côtes espagnoles. La semaine dernière, parmi d'autres harragas secourus, figuraient une femme enceinte et des enfants mineurs de moins de 10 ans.

Ils devront tous être présentés devant le procureur, dès ce dimanche, nous a-t-on encore signalé.

F. M.

Chute mortelle d'un électricien de ligne

Au plus fort de la canicule qui sévit depuis quelques jours sur la région, à l'heure où les gens n'étaient dehors que par nécessité absolue, vers 14 h, jeudi, Mohammed Belkebir Mohammed, père de famille, originaire de la commune de Djelida, électricien de métier, à la retraite, âgé de 57 ans, réemployé par une entreprise locale, effectuait des travaux de réparation sur un pylône. Dans des circonstances non encore entièrement élucidées, l'ouvrier a fait une chute du haut du poteau, d'une hauteur de 8 m, et trouva la mort sur le coup. Evacué par les hommes de la Protection civile aux urgences médicales de l'hôpital de Khemis Miliana, les médecins n'ont pu que constater son décès. Pour connaître les circonstances qui ont prévalu à ce drame, dans le cadre de l'enquête ordonnée par le parquet, le procureur de la République a ordonné une autopsie.

K. O.